



Pour citer cet article :

**Bouju (Claude), « Vous avez dit violence ? »,
L'enfant d'abord, n°30, sept. 1979, p. 20-24.**



Enfants en justice
XIX-XX^{ème} siècles

UN ÉDUCATEUR PARLE DE LA VIOLENCE CHEZ LES JEUNES.

La violence est un phénomène vieux comme le monde et complexe. Seules certaines de ses manifestations sont nouvelles, à l'image de notre société. Nouvelle aussi est l'importance que prennent les récits, souvent simplificateurs, de violence. Quelles qu'en soient les formes, la violence est l'expression d'une souffrance, d'un manque de compréhension, d'un conflit aux racines profondes.

Claude Bouju, éducateur spécialisé au Centre Jacob⁽¹⁾, nous parle ici de son expérience au contact de jeunes pour qui la violence qu'ils expriment ou subissent est une des composantes de leur vie. Il nous aide à comprendre comment ils sont devenus ce qu'ils sont.



(1) Le Centre Jacob est un lieu d'accueil pour adolescents et jeunes adultes qui cherchent à résoudre leurs difficultés d'ordre pratique, relationnel, psychologique. L'équipe du Centre Jacob propose son écoute et son accompagnement pour que les jeunes qui subissent une « crise » en découvrent le

sens et trouvent leurs propres capacités de choix pour « s'en sortir ».

Centre Jacob - 21, rue Jacob - 75006 Paris.
Tél. : 329.98.75. Permanence : tous les après-midi sauf le samedi ou le matin sur rendez-vous.

VOU

vous avez dit violence ?

VI

Chaque fois que l'on ouvre un journal, on est amené à lire les récits de violences exercées par des jeunes envers des personnes (enfants, personnes âgées, etc.). Que pensez-vous de ces récits ? Que pensez-vous de cette violence ?

Je ne crois pas possible de donner une opinion sur la violence en général. De toute violence on peut dire au moment où elle s'accomplit, qu'elle est l'exercice de la force, ou du pouvoir, sur autrui, moins fort, moins puissant.

Frapper un enfant, maltraiter un veillard, tabasser un passant, ridiculiser quelqu'un, sont autant de violences et toutes sont « sur le moment » intolérables.

Ceci dit mon travail m'a mis en relation avec des jeunes, hommes ou femmes, émetteurs de violences et c'est avec ceux-là que j'ai parlé !

Vous recevez des jeunes qu'on dit violents, comment les approchez-vous ?

Je reçois des jeunes qui sont pour la plupart dans une situation de souffrance, et de crise, cela se manifeste par une désinsertion totale (pas de travail, pas de logement, pas d'argent), un délabrement physique, frappant (dents en mauvais état, maigreur, maux d'estomac, boutons, etc.) et une personnalité fondamentalement troublée. Souvent une quête d'identité plus ou moins clamée.

S AVEZ DIT: VIOLENCE ?

BERNARD arrive. Il est vêtu d'un manteau noir qui lui va jusqu'aux pieds. Les manches cachent ses mains. Il est perdu dans les plis du tissu sombre. Seule sa tête émerge, pâle, triste. Il s'assied, replié sur lui. Un moment passe.

Il relève la tête, me regarde intensément et dit: « Je viens de déchirer mes papiers d'identité. »

Avec ce geste, il a voulu rompre la dernière amarre... Il dérive maintenant, sans nom, enfant de personne, sans domicile !

Mon rôle consiste à essayer de comprendre le sens de leur comportement actuel, de leur refus. Bien sûr, je m'attache aux symptômes qu'ils présentent, mais à partir de là, j'essaie, dans une relation approfondie, de comprendre l'origine de leur état actuel, qui mène certains aux actes de violence tels que ceux décrits dans les rubriques des faits divers, ou en première page ! Dans l'entretien il se passe un phénomène que je compare un peu à celui d'une pièce de théâtre: le prologue se joue devant le rideau puis le rideau se lève et le spectateur est directement lié au déroulement de l'aventure annoncée. Je ne connais pratiquement pas, parmi les jeunes que j'ai reçus, de récits qui ne comportent pas une lourde charge de souffrances ou de violences infligées à ces jeunes dans leur enfance.

« Je n'ai été aimé par personne, jamais »

« J'ai été mal aimé ».

Souvent se présentent, dans les récits, des parents profondément

déchirés dans leur relation de couple faisant l'enfant témoin et acteur de l'écroulement de leurs attaches.

Pensez-vous que les parents soient responsables ?

Pour ma part je ne veux pas me placer sur le plan de la responsabilité parentale unique et massive. Je n'oublie jamais que les parents ont été des enfants... avec leurs histoires et leurs manques... je n'oublie pas que les parents des jeunes que je connais sont souvent dans des situations sociales et économiques douloureuses. Les jeunes qui viennent ici manquent dans de nombreux cas de racines dont leurs parents eux-mêmes ont été privés. Débousolés parfois, souvent sans point de repère stable, ils n'appartiennent pas à une communauté de vie. Mal situés eux-mêmes, où puiseraient-ils la possibilité d'aider leurs enfants à se situer ?

JACQUES raconte d'une voix monotone :

« Mon père est en cavale depuis que j'ai deux ans. Ma mère hospitalisée, dépression, en hôpital psychiatrique. Nourrices et institutions diverses. J'ai fait un vol à quatorze ans et c'est le juge qui m'a envoyé dans les foyers de rééducation. Je me suis taillé, j'ai vécu avec des rockers. Je me suis battu au couteau avec un type qui a traité ma mère de putain. Le type a porté plainte et j'ai fait de la tôle. Je fais des petits boulots où la merde, c'est toujours par moi. Et c'est guère payé, on vérifie si on a son compte. J'ai une amie qui est douce avec moi. C'est la première fois que quelqu'un est vraiment doux. »

Dans le récit que font les jeunes de leur histoire, comment entendez-vous parler des parents, eux-mêmes paumés, et de leur attitude vis-à-vis des enfants ?

Je trouve deux attitudes différentes. Les parents qui protègent leur enfant avec excès. C'est une attitude assez fréquente où l'adulte projette sur l'enfant tout ce qu'il aurait aimé être et tout ce qui lui a manqué. L'enfant devient objet d'amour où l'adulte cherche sa satisfaction. L'enfant, trop aimé, et finalement mal aimé, ne s'y retrouve plus. Dès lors qu'un enfant n'est pas considéré et respecté dans son originalité de personne devant vivre sa vie de façon autonome, il y a une forme de violence exercée à son encontre. D'autre part, il y a des parents qui rejettent leur enfant « mal venu ». Cet enfant devient l'objet sur lequel les parents peuvent exercer un pouvoir et une force qui leur sont par ailleurs refusés. L'enfant est donc utilisé parce qu'il permet ce pouvoir et cette force, et il est





utilisé dans le présent, là et maintenant. Il ne peut, pour les parents, exister dans l'avenir et les projets à son égard sont impossibles. L'enfant, « lieu de violence immédiate », devient celui qui paie pour ce que les parents enchaînés ne peuvent eux-mêmes supporter.

J'insiste sur la violence subie dans ce cas par les acteurs du drame. Tout le monde souffre et personne ne pourra s'y retrouver. Mais l'enfant, lui, dont l'espoir et le devenir sont niés, souffrira plus profondément et aura du mal à se constituer. Souvent, il n'y parviendra pas.

Je l'ai dit tout à l'heure. Parents déracinés, parents déchirés, proposent à leurs enfants une éducation à la mesure de leur désarroi. Dans les crises du couple, les enfants une fois de plus sont les objets que l'on s'échange et que l'on s'arrache, enjeux, moyens de pression... Ils se trouvent chargés d'un poids impossible à porter et voient s'écrouler leur sécurité. Je tiens à souligner que ceci est valable pour des enfants de tous âges. J'ai des témoignages d'adolescents

détruits par l'éclatement de la cellule familiale.

Le drame essentiel des jeunes en crise, c'est le déracinement psychologique, affectif et social qui les mine et les épuise.

Quand même tous les enfants de parents déracinés, tous les enfants de couples séparés, ne sont pas violents et n'exercent pas, bien heureusement, leur violence ?

Nous ne nous sommes peut-être pas entendus sur le terme de violence ! On peut parler de celle qui, effectivement, fait les belles pages des journaux. On peut aller beaucoup plus loin. A mon avis, la violence est un mode d'expression pulsionnel non contrôlé qui s'exerce contre soi et les autres. Les violences que les jeunes infligent à leur propre corps sont nombreuses (tentatives de suicide, auto-mutilations, refus de nourriture, boulimie, drogue...). Je pourrais citer de nombreux cas de violences contre soi.

ANTOINE, enfant abandonné très tôt, a voulu manifester sa quête d'amour à sa mère, dont il a retrouvé la trace : il lui apporte un flacon d'eau

de Cologne. Sa mère refuse le cadeau et rejette le garçon. Il se taillade avec un rasoir la poitrine, en en faisant témoin la rue, à proximité de la maison maternelle.

La violence contre les autres peut avoir un but « utilitaire » : s'acheter à manger, payer la « drogue » dont on a besoin, trouver l'argent pour faire la fête avec la bande. Elle peut être apparemment gratuite (taillader à coups de rasoir les sièges de métro, les manteaux de fourrure...). Dans tous les cas, la violence a un élément provocateur. Les violences que j'ai connues venaient toujours d'un manque : manque d'amour, de nourriture, de considération. Cette violence devient le moyen de s'inscrire dans un circuit de survie. Des jeunes s'inscrivent pour vivre dans un échange agressif, seul langage qu'ils connaissent bien. François disait : « On m'a fait dangereux, je le suis donc. »

Les violences peuvent être le fait de jeunes solitaires. Elles sont aussi un code dans certains groupes de jeunes. La mise en commun de l'amertume d'avoir été jeunes « sans jeunesse » engendre

des conduites dites asociales. Les jeunes y trouvent le plaisir d'une « appartenance ».

Quand vous recevez un jeune, se vante-t-il de sa violence ? En exprime-t-il du plaisir ?

Pour reprendre l'image de la scène de théâtre, il y a les durs, les vantards qui sur l'avant-scène racontent leurs exploits. Mais je n'ai connu, une fois le rideau levé sur la scène réelle, que des êtres humains exprimant un désarroi profond. Chaque fois, j'entends les mêmes mots : « Je ne sais pas qui je suis, qui m'a aimé, comment m'a-t-on aimé ? »

Chez le plus dur, si l'on écoute bien, c'est la plainte immense qui envahit le discours.

FRED arrive pour parler. Il pose à côté de lui son couteau à cran d'arrêt, symbole de sa violence. Au cours de l'entretien, il parle de ce couteau dont il sait se servir et dont il dit s'être déjà servi plusieurs fois. Compte tenu de son besoin d'échange, nous arrivons à parler de ce couteau coupant. Nous recherchons de quelle coupure il relève lui-même, Fred !

Enfant tôt abandonné, il a connu des placements nourriciers multiples et des institutions nombreuses. Il a reçu depuis toujours ces ruptures glacées, ces arrachements brutaux comme des coupures.

Lorsqu'il en parle, je découvre Fred, si fragile et si douloureux de n'avoir aucun repère, ni aucun lieu dont il puisse même parler.

L'histoire de Fred est si grave que le rideau tombera rapidement. Effectivement, nous n'aurons pas de prise sur sa violence. Fred repart avec son couteau ! Dans la rue, bien sûr.

Quand vous savez que des jeunes qui n'ont pas d'argent vont aller en chercher là où il y en a peut-être — casse ou arnaque de sac — que pensez-vous que puisse faire la société pour se protéger ?

Toute société s'organise et trouve toujours le moyen de se protéger de ceux dont elle a peur. On met les jeunes en prison et pour de nombreux mois. On les amène aussi à se faire « soigner » dans des hôpitaux psychiatriques. On trouve toujours les moyens. Ces mesures contribuent bien entendu à exclure mais non à comprendre, aimer, combler les manques de ceux qui s'expriment par cette



violence. Je ne crois guère à la vertu de la sanction. Je crois seulement dans la relation : « Je te vois, tu m'intéresses, nous existons ensemble ». Je crois que dès lors qu'une personne a eu un regard de considération et de respect envers un jeune, aussi violent soit-il, il a participé à une reconstruction qui peut avoir un retentissement très profond chez le plus violent.

Je connais l'histoire d'un jeune sans logement depuis des mois. Il dormait sur les bancs, sous les ponts, sur les bouches de chaleur du métro. Un jour, il rentre dans un immeuble et s'endort, au chaud, sur un paillason d'appartement. Le propriétaire, rentrant chez lui très tard, trouve le jeune homme endormi. Passé le premier moment de peur, le monsieur parle avec le garçon et l'invite à terminer la nuit sur le canapé de sa salle de séjour.

Je sais que ce geste a été une date importante pour le jeune, chassé depuis toujours, de partout.

La violence des jeunes engendre chez beaucoup la peur. Qu'est-ce que cette peur en chaîne risque à son tour d'engendrer ? Avez-vous eu peur vous-même ?

Bien entendu, j'ai eu peur. Il y a une présentation, un langage que je ressens d'une telle agression par rapport à ma façon d'être et de vivre que je me sens en danger. Professionnellement, j'ai à apprécier le mode de réponse instinctif auquel je suis confronté, à savoir la défense, elle-même agressive, soit en paroles, soit en actes. Effectivement, c'est un entraînement pour réagir autrement, j'ai dû m'entraîner à me comprendre

et à donner un sens à cet autre en face de moi. C'est banal de dire que nous avons notre propre mode violent de réponse et d'agressivité.

La violence est très mal vécue et ressentie. Je ne parle pas seulement de ceux qui la subissent, victimes douloureuses. Je parle de ceux qui, soit ont peur, soit estiment de leur devoir de réprimer cette violence. Qu'en pensez-vous ?

La violence est un langage. C'est un langage qui, tel quel, est inacceptable, parce qu'exercé au détriment d'autrui ou de soi. Si on ne veut pas l'entendre, si lorsqu'on l'entend, on se contente de la supprimer, de l'écraser, on supprime et on écrase des individus, on fait l'économie d'une réflexion sur les causes. La violence est l'expression d'une souffrance, d'un manque. La loi du talion : « Œil pour œil, dent pour dent » est une loi sans pitié, sans espoir, sans recours. C'est la violence contre la violence. Écoutez parler ceux que l'on appelle violents !

ROBERT : « Mes parents, ils ne se sont jamais bien entendus. Mépris, silence tous les jours. Le dimanche, les couplets, la gueleulante. Y'avait qu'un point où ils s'entendaient, pour que je travaille à l'école. Mon père me tapait dessus à chaque mauvaise note. Ma mère, elle passait à la déprime avec hospitalisation et tout. Et mon père me disait que c'était de ma faute. Tout le monde parlait de moi comme d'un bon à rien. C'est ce que je suis maintenant, mais alors vraiment un bon à rien de bon ! Je vis sur le côté des autres, mais faut pas qu'on me regarde avec mépris. Ou je cogne, et sec. »

Les filles, comme les garçons, ressentent les violences qui leur sont faites; réagissent-elles de la même façon ?

Ce n'est sans doute pas par hasard si, de prime abord j'ai parlé de violences concernant les garçons. Jusqu'à présent, les filles, par conditionnement culturel, étant plus opprimées et « destinées » à l'être, perdaient jusqu'à la possibilité d'exprimer leur personnalité. Elles encaissaient ! Nous allons vraisemblablement assister à une évolution extrêmement rapide de cette revendication des filles d'être d'abord des personnes, et non plus des mères en devenir ou des sexes; elles ne sont pas rares celles qui ont été l'objet de viols et qui disent l'horreur de ce qu'elles ont vécu. J'ai rencontré des filles aux comportements violents, mais l'observation que j'ai pu faire était, de leur part: un désir d'identification à un garçon, ou une bande de garçons.

Récemment, Dany, vêtue en « blouson noir » et portant couteau à cran d'arrêt, m'explique, qu'elle est membre de la bande de garçon de la place d'Italie. Elle n'est pas l'objet sexuel du groupe et elle l'exprime.

Dans le même registre d'observation, j'ai rencontré des filles qui avaient un comportement homosexuel refusant par cette attitude, d'être les objets des garçons.

Je n'ai jamais rencontré de « fille » dans des bandes de filles.

Par ailleurs, un certain nombre des filles que je rencontre ont eu des pères dominateurs violents, ayant des relations de type incestueuses sans qu'il y ait, nécessairement, des rapports sexuels entre eux.

FRANCE est en fugue. Elle a 19 ans, elle est mince aux yeux bleus, elle semble craintive. C'est sa seconde fugue, ses parents ne voulaient pas qu'elle sorte avec le garçon qu'elle aime.

Ses parents ne s'entendent pas, sauf pour lui dire qu'il n'est pas question qu'elle sorte « de peur que tu nous ramènes un gosse. Si les garçons veulent te voir, ils viennent chez nous, ici. »

France veut être un peu libre. Sa dernière fugue a été provoquée par l'histoire suivante: un jour, son père lui dit qu'il l'emmène prendre un verre au café; c'est si exceptionnel

que la jeune fille peut à peine le croire. Au café, il y a un homme attablé, son père lui dit: « Je te présente ton futur mari. » Le père et la mère de la jeune fille ont répondu à une annonce matrimoniale qui leur semblait sérieuse !

France ne veut plus repartir chez elle. Elle a peur de l'attitude de ses parents. Elle a également peur de Paris et de tous les hommes qu'on y rencontre et qui veulent « racoler ».

Nous abordons maintenant l'époque des fugues des filles; ce sont des fugues réactionnelles résultant des situations intolérables et qui donnent naissance à des comportements violents: « indépendance et autonomie sont réclamées » mais les filles lorsqu'elles agissent ainsi sont souvent désavouées par le groupe social, elles ne correspondent plus à cette idée de soumission ou de douceur qu'on exige d'elles ! Les garçons ne rencontrent pas cet handicap supplémentaire.



AÏCHA est en fugue. Elle a 19 ans. Depuis des semaines, des mois, son père la bat, pour lui faire « sortir son esprit de liberté ». Aïcha vit en France, avec son père depuis l'âge de 10 ans; sa mère, ses frères et sœurs sont en Algérie et elle ne les voit jamais. Pendant les premières années d'école, elle avait des petites camarades et elle pouvait jouer avec elles dans la rue. Depuis qu'elle a grandi, son père veut qu'elle soit toujours à la maison, toujours sous son contrôle, toujours soumise. Ainsi est née une incompréhension totale entre Aïcha et son père.

Elle veut être libre comme ses camarades françaises. Il souhaite être fidèle à l'éducation et aux coutumes de son pays qu'il a tenté de reconstruire avec d'autres compatriotes habitant le même quartier.

Beaucoup d'émigrés vivent en France. Ils amènent les coutumes et les habitudes de leur

pays. Le contraste entre les diverses cultures entraîne-t-il une forme de violence ?

Bien sûr, les adultes répètent dans leur éducation ce qu'ils ont vécu et entendu. Certains enfants d'émigrés, élevés par leurs parents comme s'ils habitaient tous leur pays d'origine, ne supportent pas d'être exclus du groupe des jeunes de leur âge et de se voir appliquer des règles d'éducation différentes. Les révoltes naissent, les générations s'affrontent et les parents, atteints dans le seul pouvoir qui leur « reste », le pouvoir sur leurs enfants, emploient la force s'il le faut pour convaincre. C'est alors la fugue des jeunes, la marginalisation et souvent la transformation de la douleur en violence active. Le cycle recommence.

On dit souvent que toute société a la violence qu'elle mérite. Qu'est-ce que cela veut dire pour vous ?

Une société a la violence qu'elle mérite, la violence qu'elle engendre. Je ne crois pas au procès exemplaire des sociétés. Je sais que je rencontre des jeunes qui ont organisé leur violence comme unique moyen de lutter contre l'adversité ou l'injustice qu'ils ressentent. □

JEAN arrive. Il est maigre, il est sale, il respire mal. Il est au chômage. Il a fait un C.A.P. de peintre en bâtiment. Il a son « diplôme » depuis des mois. Il se lève tôt, cherche dans les petites annonces, se précipite dans le métro pour arriver dans les premiers. Rien n'a marché jusqu'à ce jour. Ses parents, qui travaillent tous les deux, acceptent mal sa présence de « parasite » à la maison. Il n'a pas envie de sortir avec les camarades qui ont du travail et un peu d'argent à dépenser. Il ne désire pas non plus sortir avec ceux qui, comme lui, sont au chômage. Il n'a pas envie de lire: les livres gais l'agacent, les livres tristes lui font peur. Il lui faut de l'argent pour faire partie de la société, de sa propre famille, pour sortir avec la fille qu'il connaît. Il a un jour arnaqué une femme âgée en lui arrachant son sac. Il est honteux.

Il recommencera... Il sera moins honteux. Il s'habituerà. Un jour, il ne lira plus les annonces, il ne se lèvera plus tôt. On dira qu'il est paresseux. Un jour, il sera pris en flagrant délit. Il se fera casser la figure par les témoins. Il se retrouvera en prison.